

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Louis REVAZ

M. le Chanoine Auguste Bertrand (1832-1890)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1922, tome 21, p. 121-129

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

M. le Chanoine Auguste Bertrand

1832-1890

(Dédié à ses anciens élèves)

Les pieux souvenirs sont des trésors précieux qu'il est utile de conserver et plus encore de répandre. Celui de M. le Ch^{ne} Bertrand est resté gravé dans la mémoire de ceux qui le connurent, de ceux surtout qui eurent le bonheur d'être ses élèves, et ses disciples. Chaque année voit leurs rangs s'éclaircir, mais quand ils se rencontrent sur les routes du Jura bernois, de Fribourg, du Valais ou d'ailleurs, c'est presque au nom de M. Bertrand qu'ils se saluent.

Malgré les notices ou biographies nombreuses parues

à son sujet — et que nous nous permettons d'utiliser — nous croyons être agréable à tous les amis de l'Abbaye, en particulier aux anciens, en leur présentant encore une fois, et sous un jour plus complet, la belle et inoubliable figure de M. le Directeur Bertrand.

Les troubles politiques et religieux qui agitèrent la période de 1830 n'empêchaient pas la vie à St-Maurice d'être monotone et rangée, et ses habitants se donnaient calmement à leurs petites affaires. Ni chemin de fer, ni électricité, ni télégraphe, aucun développement du côté du midi n'avaient encore transformé et modernisé la petite ville. Auguste Bertrand y naquit le 30 août 1832, le surlendemain de la St-Augustin, circonstance qui inspira sans doute aux parents de lui donner au baptême le nom de ce grand Saint. Il était le troisième enfant d'Adrien Bertrand, notaire, fils et petit-fils de notaires, et d'Aglaé de Quartéry, une sainte âme, au témoignage maintes fois répété de Mgr Paccolat, qui la connaissait particulièrement. Le notaire Bertrand, au milieu de la lutte engagée pour la revendication des droits politiques dans le Bas-Valais, crut mieux faire de se tenir à l'écart ; et bien qu'il revêtît diverses fonctions officielles — conseiller, sous-préfet, préfet en 1847, vice-président du tribunal, etc. — il préférait à son bureau de St-Maurice sa campagne de Sous-Vent, près de Bex, actuellement Pension des Mûriers, ainsi nommée parce qu'il y essaya la culture du ver-à-soie. La vie de famille n'y manquait pas d'agréments, partagée entre les visites de nombreux parents et amis de St-Maurice, de Sion, de Monthey, les occupations agricoles, la culture de la peinture, de la musique, pour lesquelles M. Adrien Bertrand avaient d'heureuses dispositions.

Les enfants — il en eut cinq — venaient à l'école primaire ou au collège de St-Maurice, accompagnés de leur

maman qui ne manquait jamais la messe des Capucins, sur le pont du Rhône ; ils y acquittaient le droit de péage : un kreutzer ou un demi-batz. On nous a affirmé que, lors de la suppression de la chapelle, le tableau de l'autel, représentant la Sainte Vierge, fut acquis par Mgr Bagnoud, et donné par lui à la chapelle du Trétien sur Salvan, où il se trouve encore.

Mgr Bagnoud, intime ami de M. Bertrand, était un habitué de Sous-Vent, où il se rendait d'ordinaire le jeudi, seul ou accompagné de confrères. Pouvait-il prévoir que le petit Auguste, qu'il prenait plaisir à bénir, deviendrait un jour son bras droit dans le gouvernement de l'Abbaye ? — Parfois, des classes entières y venaient avec leur professeur, se régaler de cerises au printemps, et de pommes en automne.

A en juger par les nombreux volumes reliés en cuir, portant les inscriptions : *Collegium Agaunense* et *Res-publ. Valles, bene meritis*, encore conservés aujourd'hui, Auguste fut un très bon élève, tant au collège de l'Abbaye qu'à celui de Sion, qu'il fréquenta pendant une année ou deux ; il prenait sa pension chez son oncle, Alexis Wolf, le père du général. A son application et à son zèle pour l'étude, il joignait une piété fervente. Ses deux sœurs, Adrienne et Henriette, aimaient à rappeler comment, en ses jeunes années déjà, il pratiquait une dévotion sans bornes à la Sainte Vierge, et que, lorsque sonna pour lui l'heure de la vocation, il s'enfermait des heures entières à l'invoquer dans sa chambrette : cette dévotion fut l'âme de toute sa vie, et plus tard, dans ses sermons, il trouvait toujours moyen de parler de la Mère de Dieu.

Peu après son entrée à l'Abbaye, où il fut admis en 1852, il eut le chagrin de perdre sa vertueuse mère (27 avril 1855) ; sa correspondance fit dès lors de nombreuses allusions à la douleur que ce deuil lui causa.

Cependant, en cette même année 1855, des négociations

ayant été entamées entre Mgr Pavy, évêque d'Alger, le gouvernement français et Mgr Bagnoud, évêque de Bethléem, l'Abbaye décida d'aller fonder en Afrique, dans la province de Constantine, au lieu dit Medjez-Amar, sous la protection de la France, un monastère-orphelinat, destiné à la formation d'enfants de colons ou de condamnés. La caravane se composait de Mgr Bagnoud, des Chanoines Revaz, Vanel, Gross, Bruchon, Chautemps et du jeune Auguste Bertrand. Malheureusement, des fièvres meurtrières devaient bientôt forcer les religieux-colons à abandonner leur pieuse entreprise.

Ordonné prêtre en Afrique, M. Bertrand célébrait sa première messe à Hippone, sur le tombeau de son patron Saint Augustin, et le jour même de sa fête, le 28 août 1855.

A peu près à la même époque, il écrivait à sa sœur Adrienne : « Je crois que je me plairai ici : la solitude dans laquelle nous nous trouvons a bien des attrait pour moi ; nous voyons cependant assez souvent des Arabes ; ils ont l'air de nous aimer beaucoup, surtout Monseigneur. A notre arrivée, sur la route de Guelma à Medjez-Amar, ils sautaient à bas de leur cheval pour venir toucher la main de Monseigneur, et on les entendait de très loin crier : Marabout-Kibir, le Grand Marabout. Cela m'a un peu rassuré, car je t'avoue que je craignais un peu de vivre au milieu d'eux. Hippone, tu le sais, est la patrie de St Augustin. C'est une position admirable ; à gauche, s'étend une jolie plaine ; devant nous, la mer, sur les bords de laquelle, à une demi-heure, est assise Bône, ville de 12.000 habitants ; à droite, coule la Sibouse, au pied d'un joli mamelon. Tout ici est plein de souvenirs ; partout on trouve des débris de colonnes, des inscriptions, des réservoirs, même au milieu des forêts. Nous avons avec nous un jeune ecclésiastique français ; il est très aimable, très gai ; il me plaît beaucoup. Je ne

pourrais mieux le comparer qu'à M. Revaz. J'ai trouvé Joseph Chapelet en bonne santé ; il est content, il travaille bien ; je suis heureux d'avoir près de moi cet ancien condisciple. »

Mais le climat de l'Afrique força Mgr Bagnoud à rappeler bientôt le jeune religieux que les fièvres avaient gravement atteint. En décembre, il reprenait le chemin de l'Europe ; quelques jours plus tard, à bord de l'*Egyptus*, un dimanche, en vue de Marseille, il raconte lui-même, dans une lettre à sa sœur, les scènes tragiques du voyage.

«... C'est pour te dire la fin de mes peines, ou plutôt de mon agonie. Mais commençons par rendre grâces à Dieu, qui m'a préservé de la mort au moment où il n'y avait plus d'espoir. Que dis-je, plus d'espoir ? Marie veillait sur nous, nous ne pouvions périr. Partis le 10 de Bône, nous fûmes assaillis le 15 par une tempête épouvantable dans le Golfe du Lion. Le vaisseau n'avancait plus, les vagues l'avaient maîtrisé. A 45 lieues de Marseille, nous ne pouvions aborder ; de là, jetés sur Cette, sur les îles Baléares, rejetés du côté de Bône, de Philippeville, nulle part un abri. Que faire ? Invoquer Marie. C'est Elle qui nous sauva ; c'était l'octave de l'Immaculée-Conception... Le capitaine, d'une main habile, tourne le vaisseau : il n'en fallait pas davantage pour nous jeter tous à la mer ; au même instant, une vague monstrueuse vint fondre sur le bâtiment : tout fut brisé sur l'arrière-pont ; la cuisine emportée, bancs, chaises, fenêtres en miettes, les barques de sauvetage broyées, le salon, nos cabines en un instant remplies d'eau. Au moment où la mort nous tendait les bras, le ciel s'ouvrit, et un rayon de soleil éclaira le bateau : c'était le soleil du samedi.

« Heureusement, la machine n'avait pas de mal. Le vaisseau put se relever, les pompes jouèrent, et bientôt nous

fûmes en marche ; mais hélas ! cinq passagers, le maître d'équipage étaient dans la mer ; plusieurs autres avaient été assez heureux pour saisir une corde au moment où les lames passèrent sur le pont. Le capitaine Vedel, à qui je dois la vie, après Marie, fut aussi précipité à la mer, mais une vague contraire le rejeta heureusement sur le pont. Le lendemain, la mer se calma et le 17 nous entrions dans le port d'Alger. Le 20, nous partîmes, accompagnés de deux vaisseaux : refoulés par une nouvelle tempête, nous rentrions au port le soir. Le 21, dans l'après-midi, nous reprenions la route de Marseille. Tout semblait annoncer le beau, mais un vent affreux se leva à 10 h. du soir ; la mer redevenait furieuse. Heureusement, nous avons les Baléares près de nous, et nous y avons trouvé un refuge. A peine les avons-nous atteintes, que le vent se calma ; nous continuâmes notre route, et, dans ce moment-ci, à quelques lieues de Marseille, là où nous avons failli périr, la mer est calme comme un lac. Je suis dans le salon, entouré de tous ceux qui sont aux premières places. Je suis si heureux ce soir, que je ne me reconnais plus. Comment ! moi qui ne croyais plus vous revoir, qui avais dit adieu à la Suisse, je vous reverrai, je vous serrerais de nouveau dans mes bras... »

Cette lettre, partie de Marseille le 24 décembre 1855, arrivait à St-Maurice le 27, et deux jours après l'heureux naufragé se retrouvait au milieu des siens, pour les joyeuses fêtes de la nouvelle année.

Un modeste ex-voto, déposé à la chapelle de N.-D. du Scex, et une fresque de M. le Ch^{ne} de Courten, dans l'ancien réfectoire des élèves à l'Abbaye, rappellent cet émouvant souvenir, que beaucoup de personnes de piété considèrent comme miraculeux.

Rentré à St-Maurice, M. Bertrand dut prendre plusieurs mois de repos pour rétablir sa santé ; cette

nouvelle grâce obtenue, il professa les mathématiques au collège, enseignement que, simultanément avec d'autres branches, (comme maître de la classe moyenne, puis des classes de grammaire et de syntaxe) il donna pendant un quart de siècle. Il fut aussi, durant plusieurs années, préfet du collège.

En 1862, il était nommé Directeur du Pensionnat, et occupa ce poste dix-neuf ans ; c'est surtout sous ce titre que ses anciens élèves aiment à se souvenir de lui. Chez M. Bertrand, le religieux et le prêtre étaient admirablement complétés par l'éducateur et le père ; mieux encore : il avait pour eux un cœur de mère, surtout pour ceux qu'il savait orphelins. Obligé parfois de gronder ou de punir, il ne le pouvait qu'en se faisant, non pas pardonner, mais aimer davantage. — Laissons la parole à une voix amie : « Il conquérait ses élèves dans toute la force du terme, et il laissa même chez ceux qui ne conservèrent pas les principes qu'il essayait de leur inculquer, une impression des plus profondes ; j'ai moi-même des aveux et des attestations qui le confirment. C'est ainsi que M. M..., ancien rédacteur d'une feuille anticléricale, m'a déclaré maintes fois avoir sa photographie au-dessus de son lit, et ne jamais s'endormir sans lui accorder une pensée ; il en parlait en plein café avec un respect et un enthousiasme qui juraient joliment avec le reste de la conversation. D'autres anticléricaux notoires m'ont manifesté la même opinion, et vous savez si ces messieurs sont prodigues de compliments de ce genre. »

M. Bertrand excellait tout particulièrement dans les petites conférences qu'il donnait aux élèves le soir, avant la prière, deux ou trois fois par semaine. La vocation du jeune homme, les grandes vérités, la dévotion à Marie étaient ses sujets favoris. Quand il parlait de Marie, il paraissait, enfilé dans sa longue soutane, un saint ou un

ange du ciel plutôt qu'un enfant de la terre. Quel exemple édifiant il donnait à ses confrères et aux étudiants, qui le rencontraient presque toujours la prière sur les lèvres, et le chapelet à la main. C'est à lui qu'un grand nombre de ses élèves doivent la pieuse habitude des trois Ave Maria avant le sommeil ou du Souvenez-vous, qui les a conservés purs ou qui les a ramenés dans le bon chemin.

En 1880, M. Richon, ayant été nommé recteur de l'hôpital, M. Bertrand le remplaça comme prieur de l'Abbaye, et dans ces nouvelles fonctions, comme dans toutes celles qu'il avait été appelé à remplir, il montra ce grand cœur que la vertu, l'expérience et les ans n'ont pu qu'élargir et parfaire.

« Malgré ses maux de tête et ses fatigues, écrit un de ses successeurs, M. Bourban, il avait consenti, pendant plusieurs années, à être membre du Conseil de l'Instruction publique... Et son grand cœur n'était pas tourné vers les étudiants seulement. Homme distingué par son éducation, son esprit et ses manières, il l'était plus encore par son affection pour le faible et le pauvre. Le plus petit ouvrier trouvait sur ses lèvres une parole aimable et dans son cœur un cœur d'ami.

« ... En 1888, après la mort de M^{gr} Bagnoud, M. le Prieur Bertrand était élu vicaire capitulaire, et le chapitre du 22 novembre le choisissait pour Abbé de St-Maurice. Le résultat de cette élection coûta plus à son cœur que tous les sacrifices qu'on lui avait imposés jusqu'alors. Il trouva cette charge trop lourde pour sa santé et son humilité ; les sollicitations réunies de tous ses confrères, à genoux devant lui au chœur de l'église abbatiale, ne parvinrent jamais à lui arracher un consentement. Il ne voulait même pas qu'on lui rappelât plus tard ce souvenir. »

Plus de trois mois d'une maladie religieusement supportée

avaient achevé l'œuvre de sa sanctification ; il conserva jusqu'au bout l'usage de ses facultés intellectuelles ; et après avoir donné à ses confrères un dernier exemple de la plus haute piété par la réception des sacrements, M. Bertrand s'éteignit doucement dans le Seigneur, le 13 avril 1890, un dimanche matin.

Ce jour-là, si les cloches de l'Abbaye sonnèrent lugubrement, si le vieux couvent, la ville de St-Maurice et le pays tout entier furent plongés dans le deuil, les anges du ciel, les saints du Valais et les martyrs thébéens venaient à la rencontre de la belle âme de M. le Prieur Auguste Bertrand.

Chne L. REVAZ.